

JOURNAL DE LA HAYE.

BUREAU DE LA RÉDACTION
à La Haye, Loge Nieuwstraat,
derrière le Prinsgracht (Noordzijde).
BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES
ANNONCES,
Chez M. Van Weelden, libraire,
Spui, à La Haye.
Les lettres et paquets doivent
être envoyés à la direction francs de port.

ABONNEMENT:
En An. 28 fl. 30 fl.
En mois 14 » 16 »
En semaine 7 » 8 »
FR. PAÏS D'INSERTIONS.
Premières lignes 1 fl. 50, timbre
1 fl. et 10 cts. par ligne en sus.

LA HAYE 24 Juillet.

lisons dans la Gazette de Trèves que lors de l'audience
M. a accordé aux professeurs de l'Athénée de Luxem-
S. M. a fait la réponse suivante à l'adresse que lui avait
présentée le président dudit Athénée.
M. estime heureux d'avoir rendu aux Luxembourgeois
nationalité, et je me suis convaincu avec plaisir du bon
qu'ils en font. Non, messieurs, vous n'avez pas besoin d'é-
vous pouvez vous suffire à vous-mêmes. Je main-
votre nationalité, reposez-vous sur moi.
entretien que le Roi eut alors avec le président
dit. « Vous me parliez tout à l'heure du roi Jean de
me, mais vous ne possédez point les cendres de ce héros.
elles nous ont été dérobées sans que nous en ayons eu
sance. — Elles se trouvent actuellement dans le
de S. M. le roi de Prusse, sur les bords du Saar — S. M.
de Prusse nous a promis de nous les rendre, dès que
posséderons un mausolée digne des cendres aussi pré-
— Alors vous pouvez être assurés de les posséder.
avez la parole d'un roi pour garantie. »

avons annoncé hier que, le 6, l'escadrille commandée
par le prince Henri des Pays-Bas, est arrivée de Plymouth à
Har, après 14 jours de traversée; nous voyons aujourd'hui
A. R. est descendue à terre et séjourne dans l'hôtel du
de Copenhague.
les nouvelles que M. le conseiller d'état Bang a rap-
de St.-Petersbourg, il n'est pas vrai que S. A. I. l'épouse
de Hesse, soit accouchée, comme l'ont dit des feuilles
des, d'un enfant mort. Par contre il est certain, dit la
de Berlin, que l'état de S. A. I. est toujours des plus

de Curaçao, le 26 mai:
sujets néerlandais qui se trouvent à St-Domingue, ayant
à la protection du gouverneur-général, celui-ci y a
le schooner le Transit, monté par un lieutenant et quel-
mitaires, porteur de dépêches pour le gouvernement de
Domingue. Le correspondant dit qu'on a généralement ad-
la belle tenue des soldats néerlandais, et que les troupes
leur présentaient les armes, croyant que tous ces sol-
diats de St-Domingue sont fort importantes: 300 pri-
de guerre haïtiens travaillent à rétablir les dominages
fortifications de la ville par le dernier tremblement
Il paraît que dans tous les combats avec les Haïtiens les
de St-Domingue ont eu le dessus. (Voinouv d'Amérique)

Mlle Anna de Lagrange, dont nous avons annoncé l'arrivée,
à quelque temps, vient d'être engagée au théâtre de Venise.
l'expiration de cet engagement la jeune cantatrice se ren-
Bologne où Rossini lui a fait contracter un autre engage-
ment. On espère qu'avant son départ, nos dilettanti auront l'oc-
sion d'apprécier le talent de Mlle de Lagrange, qu'on nous
être fort remarquable.

que d'espérances magnifiques avaient fait naître ces colo-
nisations australiennes, tentées par des compagnies anglaises!
Globe avoue ainsi une première déception.
Les personnes arrivées d'Australie nous annoncent que

cette colonie est tombée comme par enchantement du faîte de sa
prospérité dans le plus grand malheur. Des spéculations extra-
vagantes sur les terres, le prix déraisonnable de troupeaux, et
surtout la manie de faire rapidement fortune, telles sont les cau-
ses de ce changement. Toutefois (ajoute le correspondant de
Londres) les éléments de prospérité et de richesse existent tou-
jours auparavant, et les personnes qui seraient des capitaux à pla-
cer en tireraient des bénéfices certains.

La session des chambres belges a été déclarée close le 18
après le vote par le sénat de divers projets de loi, ce jour-là
même, et l'après-royal portant clôture de la session est daté
de Paris, le 17 juillet. Un journal belge demandait si l'on
pourrait pas soutenir que ces lois ont été votées constitution-
nellement et se soustraient à leur exécution.

Revue des journaux espagnols.

Voici ce que la presse péninsulaire a publié de plus remar-
quable ces jours-ci :

La crise étant terminée par le décret de convocation des cor-
tès, dit le journal *El Tiempo* dans son n° du 11 juillet, voici le
moment opportun d'organiser le parti conservateur, ce parti
qui dérive de l'ancien parti monarchique constitutionnel, sans
être absolument le même, et dont la mission est de s'opposer aux
révolutions, et en même temps à toute tentative réactionnaire.
Nous avons dit précédemment que les événements qui se sont
succédé depuis 1840, le bouleversement que causent dans les
idées les révolutions à main armée, l'éloignement des amis de
l'ordre des affaires publiques, ont produit le marcellement de
l'ancien parti modéré ou monarchique constitutionnel, qui se
trouve aujourd'hui privé de cette organisation et de cette disci-
pline indispensable à un parti qui doit lutter contre des adver-
saires puissants, défendre de grands intérêts, et de grands prin-
cipes, et consacrer la grande œuvre de la consolidation des
institutions et de l'organisation administrative du pays.

Il faut donc donner au parti conservateur, qui a succédé au
parti monarchique constitutionnel, l'organisation et la disci-
pline nécessaires pour remplir les conditions de son existence po-
litique. C'est à la presse à commencer cette œuvre en s'efforçant
d'établir l'unité dans les doctrines et l'union entre tous les amis
de l'ordre; et, en réduisant leur catéchisme politique à des prin-
cipes brefs et simples qui puissent se répandre et se populariser
dans le pays. La presse conservatrice doit donc prendre l'initia-
tive dans les prochaines élections, les diriger autant qu'il est en
son pouvoir, organiser un comité central, organiser les élections, répandre
le programme ou l'exposé des principes du parti conservateur,
et s'entendre avec les comités des provinces qui devront être
organisés dans le même but. C'est ainsi que la presse remplira di-
gnement la magistrature élevée qu'elle exerce pour le bien du
pays; c'est ainsi que les cortès prochaines seront l'expres-
sion fidèle de ses pensées et de ses besoins; c'est ainsi, enfin,
qu'elles pourront terminer la grande œuvre de la consolidation
du régime parlementaire et de l'organisation définitive du
pays.

Nous invitons toute la presse conservatrice à s'occuper
de cet objet important, et à unir ses efforts aux nôtres.

— Lorsque les ministres actuels arrivent au pouvoir, la pensée
qui les animait et leur point de départ pour tous les actes du
gouvernement était la stricte légalité. La conséquence de cette
pensée fut l'ordre expédié immédiatement de lever partout
l'état de siège; le gouvernement sûr de ses propres forces, après
les jours de trouble et d'anarchie, crut de son devoir de rétablir

les garanties et les conditions du système représentatif. Mais
rien que ce principe eût été adopté tout d'abord, il y manquait
l'assentiment des ministres absents; il fallait surtout fixer et ré-
soudre les graves questions dont dépend l'avenir du pays. Cette
nécessité motiva l'arrivée des autres ministres à Barcelone; car
l'importance de ce sujet exigeait de longues et profondes dis-
cussions. Les délibérations et les conseils commencèrent; la
majorité des ministres opta pour la stricte légalité, certains
qu'ils étaient que l'on peut résoudre convenablement tous les
cas possibles, sans s'écarter de cette voie. Le principe de la
légalité a été heureusement proclamé par le ministre actuel,
et il est convenu que le moment est bien choisi pour poser
le principe intolérable et sacré qui sert de limite au pouvoir
et de frein aux excès des sujets, tout en garantissant à
ceux-ci les droits d'une liberté bien entendue. Sans la
plus profonde respect pour ce principe, tous les désordres
sont possibles, et alors tous les partis se croient autorisés
à la résistance, ainsi qu'à la violence lorsqu'ils arrivent au pou-
voir. C'est pourquoi la majorité du ministère n'a rien voulu
décider sans les Cortès, et se propose de leur soumettre toutes
les lois et les réformes à faire tant administratives que politi-
ques. Le ministère de Viluma n'a point pensé de même. Dominé
par l'idée qu'il est nécessaire avant tout de rendre un loi élec-
torale, qui n'accorde ce droit important qu'aux personnes qui
offrent des garanties d'un ordre et d'un usage; convaincu qu'il
est urgent de procéder aux réformes que l'expérience a démon-
trées indispensables, il a soutenu la convenance de cette marche
avec la loyauté d'un homme d'honneur et avec le talent d'un
véritable homme d'état; sa pensée est sans doute partagée par
d'autres hommes de savoir et de cœur, qui, pour obtenir la con-
solidation de l'ordre social, passeraient par-dessus certaines
formalités, sans à demander ensuite l'approbation des Cortès.
A la vérité, cette pensée séduisit au premier coup d'œil, et
l'on considère que l'on peut arriver fort de suite aux bons
résultats que, d'après l'autorité de l'expérience, on peut espérer
près de longs et pénibles travaux. Mais il ne faut pas oublier que
les ennemis de l'ordre de choses actuel profiteront d'un premier
le plus insignifiant pour donner quelque vent à leurs
leurs pertes, accusations et que les réformes que nous sou-
haitons tous, descendraient le théâtre des plus frénétiques
déclamations, et le tort d'un tel parti pourrait être
pays. C'est en vain que l'on obtient la sanction des
cortès, ils auraient protesté contre la légalité des chan-
bres et contre les lois votées par elles. La question n'est
pas de donner à l'administration un caractère d'indépendance
noire, tandis qu'une fois passée la limite des excès de la
triumphes de la force brutale, ils ne peuvent pas insister sur
ne crainte; à nous qui les avons toujours vaincus sur le terrain
de l'ordre et de la légalité. La réorganisation administrative
serait terminée heureusement avec les Cortès de 1840, ainsi que
toute autre réforme, sans la révolution de septembre; il est donc
clair que l'on peut en faire autant aujourd'hui et heureusement
sans aucune crainte. C'est pourquoi la résolution adoptée par la
majorité du ministère, nous paraît plus sage, bien qu'en nous
précisions à sa juste valeur le système que voudrait suivre le mar-
quis de Viluma et surtout la noble franchise avec laquelle il se
retire du ministère, pour ne pas manquer à ses loyales obliga-
tions. — On lit dans *El Tiempo* du 5 juillet, un article de
du journal *La Monarquía*, concernant le mariage projeté de la
reine Isabelle II: « Croire possible le mariage du prince des As-
turies, résidant à Bourges, avec la reine d'Espagne, n'est pas

Contenu du Journal de La Haye, 25 juillet 1844.

LES MISÈRES DE PARIS.

1. — Le feuilletoniste.
— toujours du nouveau? Aller de plus fort en plus fort comme
Mazures. Voilà ce que l'on demande avant tout aujourd'hui à notre
— Nous ne sommes plus, aux yeux du public, que des salubres
de nos pères, des sauteurs, et ce n'est qu'à force de tours, d'adresse et
de nos pères que nous parvenons à l'amuser!
— Ce qui paraît échappait avec humeur de la bouche de M. D. homme de let-
tres, romancier, dramaturge, feuilletoniste, dont la vogue depuis quelques
années a été déclinant. Mollement étendu sur un large fauteuil devant son
cabinet fort orné dont les consoles et les tablettes étaient sur-
chargées de livres, de gravures, d'albums, de nouveautés de tous genres que la
mode apportait chaque jour en tribut; il venait de repousser une table en-
combrée de débris d'un déjeuner succulent. Les pieds dans de larges
pantoufles, et la plume à la main, depuis quelques minutes, il restait immobile
à regarder fixement la plume, sans imaginer encore à quel genre,
à quel genre d'écrit il s'occupait d'écrit les idées dont il gâtait le noircir.
— Il se sentait impatient de l'écrit d'idées qui lui venaient en foule à l'es-
prit, et n'aboutir qu'à une stérilité complète. Le feuilletoniste s'en prenait
à son mauvais goût du jour, l'un de ses amis entra. Celui-ci est le roi
de la littérature, le prince du feuilleton. Comme il jouit d'une sorte de simplicité
dans le système de Péguy, et trouve que tout est pour le
meilleur des mondes possibles. Tu n'es pas en verve, dit-il, en
s'asseyant sur un divan en face de M. D. après avoir jeté un coup-d'œil sur la
plume blanche.
— Mon cher, répond celui-ci, je demande tous les jours au ciel pourquoi il
me fait écrivain ou maçon plutôt qu'écrivain. Si j'étais capable de
manier la truelle ou le rabot, je jetterais la plume et je me ferais manœuvre.
— Mais, dit le prince du feuilleton, si tu es capable de manier la plume, tu es
capable de manier les instruments (il montre la plume).

— Quelle galère que d'avoir à remplir une tâche quotidienne, d'exprimer
chaque jour le suc et la substance de son esprit, et de donner des idées même
quand on n'en a pas!
— L'on se passe d'idées, et l'on vit sur sa renommée.
— Je voudrais me reposer, m'arrêter, prendre haleine, raviver mon imagi-
nation!
— Prends la poste, va en Suisse dans un chalet sur le haut d'une montagne,
vis solitairement durant trois mois, tu apprécieras Paris et son tourbillon.
— Tu te moques; mais c'est précisément ce chalet que je rêve?
— Paris!
— Et mon éditeur, et mon journal, et mes préférences; je leur appartiens
tout entier corps et âme; je ne possède de revenus et de biens au soleil, que
mon imagination, ma fécondité, mon nom! tout cela est, par hypothèse, je dois
quatre volumes à mon éditeur; j'ai touché trois mois d'avance à la caisse du
journal; mes créanciers me harcèlent. Et cependant l'imagination s'épuise,
l'esprit est fatigué, le repos me serait indispensable et je ne puis l'espérer.
— Quel enfer, où est l'issue?
— Vous avez abusé de tout, messieurs les romanciers modernes, de la vo-
gue, de votre fécondité, et du public. Voilà où vous en êtes!
— Ce qui nous achève ce sont les *Mystères de Paris*.
— Ah! j'ai une bonne histoire à te conter à ce sujet.
— Mais continue.
— La littérature se trouvait déjà dans une situation fort critique. Par litté-
rature j'entends la librairie et la condition pécuniaire des auteurs. Le feuille-
ton avait tué le roman, le cabinet de lecture, le drame, le vaudeville. Le feuille-
ton a causé plus de ravage dans la littérature qu'une invasion de barbares.
Mais enfin les feuilletonistes vivaient du feuilleton. Voilà que les *Mystères de
Paris* ont tué le feuilleton et les feuilletonistes. Où allons-nous?
— Nous allons, il me semble, à faire une histoire du feuilleton. Continue.
— Le feuilleton, à sa naissance, comme tous les nouveaux venus, fut mo-
deste, sans prétentions, et se tint dans de justes limites. Si nous le faisons re-
monter à Marmonet et à Fréron, si nous cherchons son cachet dans la conser-
pérance de Grimm, nous trouverons, à son origine, l'essence véritable
du feuilleton; peinture de mœurs, critique littéraire, le conte, la nouvelle.
Nous lui verrons toujours quelque chose de léger et d'amusant dans la forme,
bien que la lumière et de hautes vérités jaillissent du fond. Le feuilleton tient
le lecteur au courant des nouvelles du jour; livres, théâtre, anecdotes, por-
traits, caricatures, tous les faits de l'actualité, entrent dans son domaine; il
narre, il décrit, il apprécie, il juge. Il a le droit de critique; il se permet une
légère moquerie; mais il s'attaque aux choses, et pas aux personnes; il n'a ja-
mais le droit d'offenser, et moins encore d'ennuyer. Il porte surtout le respect
le plus scrupuleux aux mœurs, et au foyer domestique où il a ses livres entrées.
— Donne-moi un cigare et tâche d'être un peu plus amusant toi-même;
— Je ne suivrai point le feuilleton dans toutes ses phases. Sous l'empire et
la restauration, il se renferma dans les bornes de la critique littéraire et thé-

âtrale. Les succès de Lemercier, Soumet, Arnault, Jouy, Casimir Delavigne,
Talma, Duchesnois, Mars, défrayèrent le feuilleton peu près jusqu'en 1830.
Heureuse époque où l'on ne demandait à la littérature que pour l'édifier, peu
d'invention; mais beaucoup d'alexandrins, des tirades bien conduites, bien
sonorées. Le cabinet de lecture existait à peine; le roman était rare; le feuille-
ton n'était qu'un compte rendu des ouvrages d'autrui; Talma, la vogue,
Casimir Delavigne dans la poésie, trônaient sur rivages; le style se dévot
florissait et faisait loi. Un seul nom était populaire, Béranger! Un seul genre
remuait les idées, transformait le langage, et se trouvait en vogue; il
préparait une révolution, Chateaubriand.
— Laisse-moi arranger ces cousins que je puisse m'y débarrasser et prendre
une position plus commode. Continue.
— Je ne te récapitulerai pas ici toutes les révolutions que se sont opérées
dans notre littérature depuis 1830; mais les systèmes me en venaient, un
mode de sentir; d'idées nouvelles, des discussions, les querelles; la mode de la-
jeux qui ont surgi, la masse d'écrivains qui sont entrés dans l'arène, l'abandon
des cabinets de lecture, la fortune momentanée des auteurs et des auteurs!
Ne parlons que du feuilleton. Qui pourrait signaler le premier feuilleton
adopté définitivement sa forme actuelle, les consacrer quelque chose de
quatre, huit, ou douze colonnes du bas de sa feuille? —
— Qui pourrait énumérer les premiers écrivains qui ont travaillé à l'élaborer
successivement la critique littéraire par le conte, le roman, le vaudeville, la
nouvelle par le roman, le roman en un volume par le roman en deux volumes,
en quatre volumes, en neuf volumes comme les *Mystères de Paris*, ou dix vo-
lumes, comme le *Juif Errant*.
— Eh! bien, te voilà revenu au point de départ de ton récit. Tu as gardé tes
habitudes de rhétorique. Au premier chapitre, tu vas à l'Académie, mets-toi
à la table, et tu es prêt à tout.
— Le feuilleton devient roman à l'usage du cabinet de lecture. La librairie suc-
cédait déjà sous le poids de publications trop nombreuses.
— Tu as un nom, de la considération et des dettes. Laisse le feuilleton, et
fais-toi homme politique.
— Dix, quinze auteurs; dix-neuf volumes, quarante volumes par an; c'est
déjà plus qu'il n'en faut pour défrayer les cabinets de lecture. Restent quel-
ques centaines d'écrivains pour s'occuper d'écrire. Ils s'attachent comme des for-
cenés au feuilleton.
— Réfléchis à ce que je te dis. Tu perds la vogue. Tu as donné le feuilleton
de ton talent, il ne t'en reste pas grand chose. Fais-toi homme politique.
— Le feuilleton a tué le drame et le vaudeville. Il est si étendu qu'il en-
traîne les auteurs dramatiques, de venir découper leurs pièces dans nos feuille-
tons, qu'ils ne donnent plus la peine d'inventer, ni d'écrire. Ils prennent
des ciseaux et s'approprient les colonnes du bas du journal. Ils prétendent
qu'ils ont de plus que nous le talent de l'ingénieur, et que cela fait leur spé-
cialité au théâtre.
— Tu te plains! tu as pris le parti de te découper toi-même et de te faire au-

